

PRATIQUES LANGAGIERES ET CONSCIENCE LINGUISTIQUE SUR LES MEDIAS SOCIAUX : D'UNE QUETE IDENTITAIRE AUX DEFIS DE REAPPROPRIATION DE LA CYBERLANGUE EN CONTEXTE CAMEROUNAIS/AFRICAIN

Basile DIFOUO

basiledif@gmail.com

E.N.S./Université de Maroua, Cameroun

Abstract: *This research work is entitled “Conscience and linguistic practices on social networks. From quest for identity to the challenge of reappropriation in the African context. A survey on a Cameroonian digital platform”. Commonly referred to as social media, digital platforms henceforth stand out as the most resorted to means of communication by the quasi-totality of social layers throughout the world. The dynamism of language also manifests itself in the same scene with a certain vigour notably through cyberlanguage. Based on a video posted by “Mediatude” and certain resulting commentaries, the present study investigates attitudes and language specificities of internet users, received or/and built ideas towards languages in context, and their challenges. The findings show that the French language, like other languages used in this framework, consistently undergoes the phenomenon of cyber-influence. The spelling, the lexicon, the morphology and the syntax permanently witness the assaults of communicational new demands with, first and foremost, the emergence of pictograms whose peculiarity is to transfer more concretely the emotions of speakers despite the virtual character of the communication situation, despite the distance between the interlocutors. However, in conformity with identity and self-assertion for an eventual renaissance, most speakers exteriorise an awareness which could redefine linguistic policies in Cameroon and in Africa. The major challenge, in its essence, squarely falls in line with the quest for freedom which is primarily linguistic and cultural, at least in terms of basic grounds.*

Keywords: *cyber language, social media, cybernaut, representation, identity, didactic reshaping.*

Préambule

Les réseaux sociaux, de façon incontestable, occupent une place de choix dans la chaîne des moyens et lieux de communication aujourd'hui. Par leur truchement, les interactions entre les êtres humains sont de plus en plus aisées ; et ils réduisent à leur plus simple expression les défis d'antan en matière de communication (la distance, l'espace, la différence voire la diversité en termes de codes...). Subséquemment, les langues, organismes

vivants par essence, déploient depuis lors une réelle dynamique sur cet espace virtuel aux options diversifiées. C'est ainsi que se développe parallèlement et sans limite, un type de langage propre à ce milieu et à ses réalités, variant selon plusieurs paramètres (culture, tranche d'âge, contexte...). Aussi, les locuteurs appelés ici internautes y exhibent, de façon voilée ou non, les types de liens qu'ils nouent avec leurs différents codes de communication. En effet, comment se matérialise spécifiquement les pratiques langagières sur les plateformes numériques, le cyberlangage, au Cameroun plus particulièrement ? Le sujet-internaute sur les réseaux sociaux et assimilés manifeste-t-il un certain éveil, une certaine conscience vis-à-vis des langues et codes utilisés ? Que pourraient révéler ces pratiques et images en termes d'identité et de vulgarisation des langues locales ? La réflexion menée s'articule autour de quatre axes majeurs : le bref aperçu du contexte et des cadres théoriques et méthodologiques ; la dynamique des langues sur les réseaux sociaux ; les rapports aux dites langues du sujet parlant/écrivain relativement à son identité, et la double problématique de réappropriation/de didactisation des langues camerounaises/africaines.

1. Cadrage contextuel, conceptuel, théorique et méthodologique

Depuis la fin du XXe siècle, les recherches et découvertes dans le domaine de la technologie ont connu une évolution fulgurante avec pour corollaire la multiplication exponentielle des outils de communication. Les ordinateurs et téléphones sont toujours plus sophistiqués, assortis de fonctions sans cesse innovantes et inédites ; les drones et robots sont dotés de performances et aptitudes insoupçonnées ; les postes téléviseurs ou radio et autres terminaux ne sont pas en reste, pour ne citer que ceux-ci. De tous ces outils, le téléphone et l'ordinateur sont, pour diverses raisons, les plus sollicités par les masses sociales (Abram et Pearlman, 2013 : 14). D'une génération à une autre, d'une couche sociale à une autre, d'un pays à un autre..., les humains semblent s'accorder unanimement sur le choix de ces canaux pour interagir, pour communiquer. Et la communication, entendue comme échange et/ou partage d'informations, est l'un des principaux socles de la vie en société, du contrat social, de la rencontre et de la cohabitation entre les peuples. Parallèlement, faut-il le relever, dans l'optique de répondre effectivement aux besoins de communication des utilisateurs de manière satisfaisante, nombreux sont les mécanismes ou services développés pour une exploitation optimale des gadgets technologiques ci-dessus mentionnés. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut citer la messagerie élémentaire (SMS), l'internet, les moteurs de recherche, les sites, la messagerie électronique (mails et assimilés) et, ces dernières années, les applications et plateformes multiples (WhatsApp, Facebook, TikTok, Messenger, Twitter, LinkedIn...) avec la possibilité d'émettre des appels en mode vidéo voire plus. Il s'agit, en bref, dans la plupart des cas, de ce qu'il convient de qualifier « réseaux sociaux », espaces éminemment virtuels, lieux d'interactions très prisés de nos jours. Et, évidemment, interagir en termes de communication c'est recourir, d'une manière ou d'une autre, à un code quelconque, verbal ou non verbal, maîtrisé ne serait-ce que partiellement par les deux pôles d'interlocution. L'un se charge en réalité de codifier l'objet de son intervention à l'aide de signes conventionnels (ou ce qui en tient lieu) tandis que l'autre est appelé à déchiffrer, à décoder. D'où la nécessité d'un accord minimal préalable, à savoir la maîtrise totale ou partielle des clés de codification (règles régissant le type de langage choisi). Les réseaux sociaux s'avèrent donc être le cadre d'épanouissement d'un langage particulier, variant et dynamique.

Par ailleurs, en matière de politiques linguistiques, il se trouve qu'à l'issue de la période coloniale, le choix des langues officielles, pour une grande majorité des pays africains, a été peu/pas/mal négocié. Les populations destinataires ont ainsi subi ces choix au lieu de les opérer eux-mêmes. Ce qui aurait dû résulter, par exemple, d'une échéance référendaire leur a été relativement imposé. Dès lors, elles se sont retrouvées dans une sorte de continuité de la crise linguistique et identitaire, ce déchirement vécu douloureusement pendant plusieurs décennies avec la promotion des langues occidentales et le rejet systématique des celles d'Afrique dans les milieux éducatifs, administratifs et sociaux. Pourtant, dans la plupart des pays concernés, la réalité linguistique est d'une rare et indicible pluralité. Du coup, et en raison d'un certain nombre de paramètres, les questions relatives aux politiques linguistiques en milieu africain demeurent sensibles, délicates et, parfois, relèvent du tabou. Le dernier caractérisant peut paraître hyperbolique mais, au regard du passé lointain et récent, plus dans certains pays que dans d'autres, les faits s'imposent avec autorité. Non seulement le politique n'envisage pas l'éventualité d'ériger les langues locales en langues officielles mais, pire, de nombreux locuteurs éprouvent encore une certaine gêne quand il s'agit d'assumer publiquement leur appartenance à une communauté linguistique ou culturelle, tant ils craignent les railleries et autres actes de marginalisation, voire de stigmatisation. Les raisons sont nombreuses : entre autres, les stéréotypes véhiculés sur les langues et parlers régionaux, l'imaginaire selon lequel est analphabète toute personne qui ne parle pas une langue occidentale, etc.

Pour mener à bien la présente étude, le prétexte idéal s'est avéré être une publication faite par *Médiatude*, intitulée « (Vidéo-Relay) – Ces erreurs de français que vous commettez au quotidien »¹. *Médiatude* est une plateforme numérique camerounaise suivie par plus 145 000 profils sur Facebook, assortie d'un site web éponyme. *Médiatude* dont le nom est composé de « média » et « étude » est axée sur l'évaluation des différents médias de divers supports au Cameroun. Ladite plateforme enquête à travers votes et sondages ; récompense les médias et hommes de médias qui se démarquent positivement. Le 1^{er} avril 2022, la plateforme a posté un extrait du programme « Ponctuation » animé par le journaliste Serges Pouth sur la CRTV-télé (Cameroun Radio and Television) où ce dernier reçoit une professeure de français, auteure d'un ouvrage nouvellement publié, répertoriant et corrigeant les fautes courantes en français. Ci-dessous, un extrait de cette interview.

a. Journaliste : En page 21, « s'il faille » ou « s'il faut » ? On entend ça couramment.

Invitée : C'est ce qui est en vogue, même nos grands professeurs d'université sur les plateaux de débats aujourd'hui, c'est « lorsqu'il faille », « s'il faille », « parce qu'il faille »... C'est « s'il faut », parce que « faille » c'est le subjonctif du verbe « falloir »... Généralement après la conjonction « si », c'est le mode indicatif, et jamais le subjonctif qui vient après la conjonction « que »... Tout le monde le dit, « s'il faille », je ne sais pas d'où c'est venu mais c'est à la mode aujourd'hui... (Vidéo Médiatude, 31/03/2022, 1^{ère} - 2^{ème} minute).

b. Journaliste : « Quitter de » ou « quitter » ? Quelle est la bonne formule ?

Invitée : La plupart des gens disent « je suis quitté de la maison », « je suis quitté du bureau »... « Quitter » est un verbe transitif direct, il n'y a pas de préposition après

¹ <https://fb.watch/c9gojCGs5E>.

« quitter », « je quitte la maison », « je quitte mon mari »... Au lieu de dire « j'ai quitté la maison », les gens disent « je suis quitté de la maison » donc, en si peu de temps, deux grosses fautes grammaticales, le choix de l'auxiliaire et la structure du verbe... (Video Médiatude, 31/03/2022, 3^{ème} - 4^{ème} minute).

c. Journaliste : « L'ouvre-bière » ou le « décapsuleur » ?

Invitée : Ça n'ouvre pas seulement la bière, ça ouvre toutes les bouteilles, c'est « ouvre-bouteille » ou « décapsuleur »... Aussi, on ouvre le journal à 13h et on dit « bon après-midi ! » pour dire « bonjour ». En français on ne salut pas en disant « bon après-midi ». À 13h on dit « bonjour » mais je sais que ça vient de « good afternoon ». « Good afternoon », *in English*, mais en français c'est « bonjour », parce que « bon après-midi » signifie « au revoir », comme on dit « bonne journée/soirée/nuit »... (Video Médiatude, 31/03/2022, 7^{ème} - 8^{ème} minute).

Il est question pour les membres de la page, conformément à la ligne éditoriale de la plateforme, d'apprécier la vidéo, son contenu, ses acteurs et, éventuellement, d'en tirer profit. En 15 jours d'observation/de suivi du post, ont été recueillis 700 mentions « j'aime », 596 commentaires, 638 partages et 23 110 vues. La démarche a consisté à dépouiller minutieusement ce demi-millier de répliques (y compris le dialogue entre le journaliste et son invitée) et d'en isoler tous les phénomènes verbaux ou non verbaux révélant clairement ou subtilement le caractère ambiant du langage cybernétique, la perception des langues déployées ; et d'en dégager les enjeux majeurs, notamment la question délicate de réappropriation et de didactisation des langues africaines. Au total, 443 occurrences ont ainsi été répertoriées, classées et exploitées diversement. À l'aide de la méthode statistique, le pourcentage d'emploi de chaque catégorie d'occurrences a pu être dégagé, avec la possibilité pour certaines de valoir pour plusieurs phénomènes : 46% pour la dynamique du cyberlangage (soit 204 occurrences), 25% pour les représentations linguistiques (soit 111 cas) et 29% pour la reconquête des langues locales (soit 128 cas). De ce qui précède, il apparaît que le projet s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique relativement à l'expression de la conscience linguistique dans un espace social, fut-il virtuel. C'est donc sur la base des théories de l'interactionnisme et de l'imaginaire que nous entrevoyons la présente communication. Il s'agit d'explorer ce qu'il y a de particulier dans l'expression des internautes camerounais, pour éventuelle justification, prenant en compte l'état d'esprit desdits locuteurs et les contraintes internes ou extérieures au discours. C'est le lieu de faire allusion, à juste titre, aux idées reçues ou conçues vis-à-vis des langues ou codes, leur impact à long terme. La part des interactions permet de voir les implications du cyberlangage sur la relation entre les interlocuteurs.

2. Langage cybernétique : mouvant et dynamique pour une indiscutable vitalité des langues

Avec l'avènement des nouveaux modes de communications, nombreuses sont les langues dont la dynamique se veut inédite pour un meilleur essor, pour une potentielle hégémonie ; des langues résolument vivantes, au vu des métamorphoses qu'elles subissent, de l'évolution des usages et des innovations. Adéquate ou pas, une telle mouvance est suffisante pour consacrer l'existence du code, quoique susceptible de garantir autant sa pérennité que son éventuelle extinction, selon l'orientation et l'exploitation qui s'en suivent. De toutes les innovations linguistiques directement liées à l'avènement des

nouveaux outils de communication, figurent en bonne place les abréviations et la troncature des mots, l'« entorse aux codes orthographiques conventionnels » (Ackermann, 2013 : 2). Entre autres raisons pour justifier cela on note les besoins d'économie au moins à trois niveaux : économie de mots, d'argent et de temps. Les messages, relativement couteux, étaient facturés en fonction du nombre de caractères, les espacements de mots y compris. Aussi a-t-on assisté à un foisonnement des abréviations, un éclatement de la réserve de mots susceptibles d'être abrégés, jusque-là limitée et bien encadrée par les Académie de langues. L'abréviation partait ainsi d'un usage normatif vers un emploi libéralisé et subjectif, laissant chaque usager libre de mettre à profit tout type de créativité et d'inventivité en la matière, quitte (parfois) à rendre le message indéchiffrable, dans la mesure où ce recours, surtout à ses débuts, mettait particulièrement le récepteur à l'épreuve. C'est dire que l'excès d'abréviations et d'innovations y relatives se transforme vite en bruit dans l'espace de communication virtuel.

- a. Dimil : Parler du bon français donne de l'argent madame ?? Aller en brousse *avc*
- ca. On veut connaître des choses pratiques et *nn* le bavardage.
- b. Carlamtg : Benjamin Fuh vraiment. *Mm* le Français de souche ne connaît pas parler français.
- c. Ndas : Ça développe le pays ? En plus même le français est tellement limité.
- (r) Feuom : Ndas *jtd* au lieu de nous enseigner nos langues...

Cet échantillon, indicatif, met en évidence quelques d'abréviations : « mm » pour « même », « avc » pour « avec », « nn » pour « non ». À l'image d'une kyrielle d'autres cas courants dans ce contexte (29% des occurrences), il y a, pour chaque cas, économie d'une ou plusieurs lettres ; et le procédé de troncation a une forte coloration phonétique. L'internaute se contente généralement des lettres dont la prononciation reflète celle du mot bien orthographié, raison pour laquelle les voyelles sont plus omises que les consonnes. En outre, l'on relève dans le dernier énoncé une dernière abréviation, « jtd », pour « je te dis ». Il apparaît ainsi clairement que ce phénomène jadis propre aux mots (et groupes nominaux pour ce qui est des sigles) embrasse avec étreinte, en cyberlangage, les phrases entières, voilant le niveau grammatical des locuteurs et les fautes : « jtm » pour « je t'aime », « tkt » pour « ne t'inquiète pas », « rep » pour « repose en paix »...

Une autre spécificité du langage des réseaux sociaux et assimilés, malgré l'air anodin, porte sur les fautes d'inattention, les omissions, la simplification... Ce sont : l'« absence de majuscules à l'initiale », la « ponctuation très réduite » (Bouillard *et al.*, 2007 : 556), le mauvais ou l'absence d'accord... Le correcteur automatique censé pallier ce problème en rajoute parfois, en imposant aux utilisateurs, à leur insu ou pas, ses propres incorrections. La syntaxe n'est pas en reste, avec l'omission des signes de ponctuation majeurs ou mineurs (point, point d'interrogation, virgule...). Ce dernier paramètre constitue l'une des spécificités majeures du langage sur les plateformes numériques (17% des phénomènes de dynamique du cyberlangage).

- a. Foueejeu : ***Pars au champ avec ta langue colonisatrice l'essentiel c'est le message ces intellectuel de dimanche que tu appelle t ont jamais dis qu ils étaient les grammairiens dis plutôt ce qui il faut dire en ta langue maternelle...*
- b. Ngatcha : ***Midi est un temp précis de la journée et après midi, le souhait qu'ont puissent faire à quelqu'un est de passé une bonne après-midi. Idem pour le soir. Comparaison*

n'est pas raison. En anglais, Hello c'est purement simplement la salutation et good morning est le souhait d'une bonne matinée.

Observés de près, ces deux répliques présentent de nombreuses omissions, pourtant les énoncés en soi, au vu du niveau acceptable du vocabulaire ainsi que la pensée déployée, laissent croire à une maîtrise au moins acceptable de la langue. Suivant le principe selon lequel « celui qui peut le plus peut le moins », on réalise que la plupart des incorrections relèvent d'un manque d'attention, avec pour corollaire l'économie du temps et, davantage, la rapidité, la pression qui anime souvent les internautes, soucieux de vite réagir, d'être les premiers à répliquer par rapport à un sujet ou à une interpellation. À n'en point douter, tout cela participe de la dynamique de la langue en contexte médiatique, d'autant plus qu'en dépit de leur caractère irrégulier et a-normatif, ce phénomène reste courant et ne semble pas constituer un obstacle majeur en matière d'interactions et d'intelligibilité. De ce fait, le premier énoncé pourrait être réécrit de la sorte : « Pars au champ avec ta langue colonisatrice. L'essentiel c'est le message. Ces intellectuels du dimanche comme tu les appelles t'ont-ils jamais dit qu'ils étaient des grammairiens ? Dis plutôt ce qu'il faut dire en ta langue maternelle. ». Dans le même sillage, certaines lettres à l'intérieur de certains mots sont omises ou inversées : « temp » pour « temps » ; « comparaison » pour « comparaison ». Au-delà du fait que ces différentes omissions peuvent être considérées comme des fautes, il demeure apparent qu'avec le numérique, la langue et sa norme semblent plus que jamais se libéraliser, tant les internautes se montrent peu rigoureux vis-à-vis des règles d'usage, la norme.

Sans pour autant accorder du crédit aux manquements sur le plan normatif, il est à noter que de nombreux écarts tirent leur source des langues locales, des analogies lexicales, des calques syntaxiques... Quelquefois d'ailleurs, c'est dû à des phénomènes linguistiques plus subtils comme l'hypercorrection ou, tout simplement, une maîtrise approximative du niveau châtié de la langue.

a. Ondoua : *(**Je lui ai vu, (**augmente que ta part sur ça), (**tu veux paraître Samuel Etoo avec Didier Drogba) mama, si tu veux faire des corrections au 237 surtout à douala, tu vas te fatiguer.*

b. Sende : ***Ma part va sauf que sortir un genre un genre.*

c. Marcelle Panka : *C'est le français nouveau. Ils aiment aussi dire : ** « j'étais de disance... ».*

Interpellant l'interviewée de la séquence vidéo postée par *Médiatude*, Ondoua se montre sceptique relativement à la réceptivité du message, à la portée de l'émission. Pour lui, aussi noble qu'il puisse être, le but visé par les concepteurs de ce programme, par l'auteur de l'ouvrage et les administrateurs de la page, à savoir améliorer le niveau de langue des destinataires (les internautes y compris), ne peut être atteint. Ce scepticisme est d'ailleurs partagé par d'autres internautes, Sende et Panka. Ils en profitent pour lister quelques-uns de ces cas courants d'hypercorrection, de calques et de méconnaissance de la norme. Le plus souvent, le locuteur croit donc bien faire car l'hypercorrection est considérée comme le recours, à tort, à des tournures censées relever leur style : « ***J'étais de disance...* » pour « *J'étais en train de dire que...* ». La méconnaissance est relative à la non-maîtrise des règles grammaticales, orthographiques ou syntaxiques : « ***Je lui ai vu.* »

pour « Je l'ai vu(e). » ; « **Tu veux comparaître Samuel Etoo et Didier Drogba... ? » pour « **Tu veux comparer Samuel Eto'o à Didier Drogba... ? ». Pour des questions de calques, on a : « ** Augmente que ta part sur ça. » ; « **Ma part va sauf que sortir un genre un genre. », structures acceptables dans plusieurs langues locales mais proscrites en français. De telles convictions venant des internautes montrent qu'il s'agit là de pratiques si ancrées aux attitudes linguistiques des locuteurs qu'il serait difficile de les en débarrasser. Il s'agit, soutiennent-ils, d'une variante nouvelle du français, le français camerounais pour être plus précis, prisé par les usagers. Sur les réseaux sociaux foisonnent donc tous les niveaux de maîtrise et de pratique de la langue : basilecte, mésolecte et acrolecte.

Aussi, l'espace virtuel de communication sert de tremplin à l'épanouissement du camfranglais, ce langage propre aux milieux jeunes, constitué d'un assemblage de mots et structures syntaxiques tirés du français, de l'anglais, du pidgin-English et des langues camerounaises (Ntsobé *et al.*, 1999).

- a. Riema : Tous les *ndèmeurs* qui aiment dire « s'il faillie » à tort et à travers sont versés sur la dame !
- b. Badjem : Le français est très complexe. *Que hooo* ouvre bière, décapsuleur. Tout ça n'ouvre pas la *jong* ?
- c. Nlend : Le genre de *mater* ci...
- d. Jalil : *Mater* faut *ndem* ça.
- e. Mandeng : Toubiwou le *pater* là est *lost*.
- f. Noubissi : Allez en brousse avec ça. Cette langue ne nous appartient pas.
- g. Tchakou : Ça ne donne pas l'argent.

Cet échantillon assez restreint de l'important nombre d'occurrences recensées dans le corpus (132 cas) met en évidence plus d'une demi dizaine de mots relevant de ce code jeune sans véritables contraintes formelles et normatives : « *ndèmeurs* », celui qui, à tort, s'engage ou pose un acte avec conviction ; « *jong* », tout type de boisson, acte de boire ; « *mater-pater* », pour « *maman-papa* »/« *mère-père* » ; « *lost* » de l'anglais, perdu, égaré ; « 237 » pour « Cameroun »... En outre, dans la même optique, on trouve sur les plateformes numériques camerounaises des expressions nées spontanément pour une durée d'emploi plus ou moins éphémère, codifiées selon la circonstance et le contexte d'apparition. Il s'agit le plus souvent de lapsus ou autres phénomènes objets de buzz : « *que ooo* », « *tegue* », « à cause d'énéo... » etc. Il suffit par exemple qu'une personnalité relativement fameuse, par inadvertance ou à dessein, commette ce lapsus lors d'une prise de parole officielle ou officieuse pour que la toile s'en empare, rende son propos viral et en fasse un code de communication, uniquement saisissable par les initiés. Dès lors, une permanente mise à jour s'impose, pour quiconque souhaite communiquer de façon efficace et efficiente sur les réseaux. À titre d'illustration, « *que ooo* » dont les variantes orthographiques (« *kooo* »/ « *que hoo* ») sont multiples et dépendent largement du sujet-écrivain renvoie à une sorte de raillerie, à la moquerie vis-à-vis d'un locuteur désillusionné ou en voie de l'être ; ça traduit aussi l'incrédulité. « *Tegué* », « *téh gué* » ou « *Ntégué* » en est d'ailleurs un synonyme. Les deux ont la particularité d'être employés au début de l'énoncé, une mise en exergue certainement faite à dessein pour mieux attirer l'attention. On l'aura remarqué, l'orthographe importe peu en cyberlangage, ce qui compte véritablement demeure le son acoustique escompté. Si ce langage devait avoir une norme, celle-ci serait

basée davantage (si ce n'est totalement) sur le son, sur la phonétique, plutôt que sur tout autre paramètre. Le recours au camfranglais et autres procès typiques de ce contexte n'est que la face visible de l'important iceberg relatif au caractère multilingue des réseaux sociaux : « Emmanuel Mandeng : *Toubinow Vladimir Pavel, I love it! Thanks.* ». En réalité, chacun est libre de s'exprimer dans sa propre langue, quitte à n'être compris par personne ; un colossal défi à relever aussi bien par les émetteurs que par les récepteurs.

D'autres expressions foisonnent sur les médias sociaux comme indiqué plus haut, marquant fortement les pratiques langagières. C'est le cas, entre autres, de « Allez/Va en brousse avec ça. » et « ça donne l'argent ? » employées chacune plus d'une dizaine de fois sous le post de *Médiatude* (cf. énoncés [f] et [g]). Les deux expressions, en guise de rapprochement sémantique, marquent, entre autres, l'exaspération, l'envie du débarras et de passer à autre chose d'ample intérêt. De façon plus spécifique, le premier revêt aussi, par la forme injonctive, du mépris et de la condescendance ; tandis le second, par sa forme négative et/ou sa variante interrogative rhétorique (« Ça donne l'argent ?), invite l'interlocuteur au questionnement, à l'introspection, montrant l'évidence d'un mauvais choix. Dans les deux cas, les internautes s'insurgent contre l'hégémonie du français au Cameroun et en Afrique, malgré un bilan mitigé et en dépit de la contrepartie.

Meilleur atout de la dynamique du langage cybernétique, les pictogrammes utilisés pour transcrire et transmettre de façon assez réaliste les idées et émotions vécues spontanément par les interlocuteurs lors d'un échange virtuel, à distance et sans contact visuel, occupent une place de choix chez les internautes camerounais. C'est ainsi que les termes émojis et émoticônes ont presque fait leur irruption dans l'espace discursif dès l'émergence des outils numériques de communication et, pratiquement, au gré des caprices des internautes. Grâce à la sophistication progressive et quasi illimitée desdits outils, les pictogrammes viennent ainsi s'ajouter à de nombreuses astuces trouvées par les premiers concepteurs et/ou développées sous forme d'astuces par les utilisateurs. Parmi ces astuces initiales permettant d'extérioriser les émotions et idées (ou, du moins, l'illusion de cela), on note la multiplication des signes de ponctuation, les onomatopées, la répétition des mots/lettres et autres codes (Unicode, smiley...) dont la vitalité n'a cessé de croître depuis l'avènement des nouvelles technologies de la communication.

- a. Tankeu : Ça donne l'argent ? *Tsuiiipp*
- b. Toumani : La mère on a faim, même le journaliste ne comprends rien 😊😊😊
- c. Nlend : Le genre de mater ci, tu peux même casser tous les verres de la maison si tu veux mais tente de faire une faute de Français *oups* 🤦 un lapsus 😊 tu es mort avec elle.
- d. T'choupi : Nyangon voilà que je n'ai rien compris 😊😊😊😊...
- e. Mboma : Putain qu'est-ce cette femme raconte ??? Que le conditionnel fait partie des modes de l'indicatif ??? *Mais mais* putain c'est quoi ce charabia ??? 😊😊😊😊😊 Aidez-moi je pige *que daaaaalle...*
- f. Ziengui : Finalement la langue subit les failles 😊😊😊😊😊
- g. Mackenzi : La grammaire normative, c'est la magie 🪄.

Tirées isolément du corpus, ces sept répliques exhibent la plupart des procédés langagiers cybernétiques mentionnés ci-dessus. Nous avons, tour à tour, deux cas d'onomatopées (« *tsuiiipp* » et « *oups* »), deux occurrences d'insistance sur le même son

(« tsuiiipp » et « daaaalle »), une reprise de mot (« mais »), trois cas de répétition d'un signe de ponctuation (le point d'interrogation notamment) et six cas de recours aux émojis/émoticônes, lesquels n'échappent pas au phénomène de répétition dont le nombre dépend largement du sujet écrivant et de l'intensité de l'émotion (ou idée) à matérialiser. Décoder amplement les messages véhiculés en prenant en compte toutes les subtilités y afférentes relève d'un exploit, exploit qui prend en compte à des degrés divers la signification de chaque signe, la jauge nécessaire pour mesurer le degré de l'idée/émotion transmise... Cet exercice, à n'en point douter, se veut particulièrement délicat. Les onomatopées et les différents procédés de répétition octroient au cyberlangage une coloration non verbale, orale et oralisante. « Il s'agit bien d'une sorte d'insertion de l'oral dans l'écrit » (Bouillaud, 2007 : 556). « Tsuiiipp », variante de « tchrrr », transcrit par exemple, le son émis par exaspération de la cavité buccale, l'air aspiré ou expiré, obstrué par le palais, la langue, les dents et les lèvres. Il peut durer plusieurs secondes, d'où la répétition de certains sons ; ou être assez bref. La multiplication du point d'interrogation marque, quant à elle, entre autres et selon la circonstance, l'étonnement, l'incrédulité, la crédulité, la surprise..., avec la volonté d'attirer l'attention du destinataire. Il en est presque de même pour la multiplication des sons vocaliques ou consonantiques. Tout dépend donc largement des mots employés, du sujet traité, du contexte (réel ou virtuel) de communication et de l'ambiance qui règne entre les interlocuteurs. Pour ce qui est des pictogrammes, il convient de rappeler que la plupart des terminaux sont garnis d'un clavier alphanumérique, avec fonctions principales ou secondaires. Ils les prennent en compte, repartis par catégories et par types de fonctionnalité. Il y en a plusieurs centaines, pour tout type de réalité abstraite ou concrète ; en sorte qu'il est possible de construire des phrases entières voire des textes complets en les employant de manière exclusive, et être parfaitement compris par un initié. Le symbole représentant une tête humaine avec la bouche entr'ouverte et les dents exposées puis quelques gouttes de larmes, un smiley, réfère à la bonne humeur, à un éclat de rire ; tandis que la même tête avec les gouttelettes de sueur, la bouche close, indique la peur, l'inquiétude, la gêne ; et la main aux doigts tendus pour les uns et repliés pour les autres renvoie à la validation, à l'accord...

Outre les paramètres déjà abordés, la dynamique de la cyberlangage se veut sans limite, flexible et particulièrement réceptive vis-à-vis de toutes les opportunités que lui offrent les nouvelles technologies et leurs gadgets aussi innovants les uns que les autres. Un internaute peut ainsi joindre assez aisément, lors d'un échange, l'illustration concrète à son propos via une image ou, mieux, une vidéo, simultanément lue avec le contenu verbal du message : « Mondï : Absenter existe dans le dictionnaire (*voir l'image ci-contre*). ». Sur la plateforme, la réplique de Mondï est effectivement assortie d'une capture d'écran, notamment celle de la page d'un dictionnaire numérique dont le contenu corrobore l'idée émise ; une preuve tangible qui vient en appui à l'écrit, grâce aux facilités du contexte de communication, l'environnement numérique et ses atouts. De quoi justifier l'approche sociolinguistique qui, pour Labov (1976 : 258) n'est autre que la linguistique revisitée dont l'objet d'étude est « la structure et l'évolution du langage au sein du contexte social formé par la communauté linguistique ». Or le cyberlangage, à plus d'un titre, est un langage en mouvement. Difouo et Alima (à paraître) vont d'ailleurs plus loin en relevant qu'en plus de toute cette mouvance, ce type de langage est aussi conquis par la voix vive, les « Voice » pour employer le terme consacré, et de plus en plus par les stickers, forme avancée des pictogrammes car impliquant des images fixes et mobiles, en plus du texte. Les auteurs

mettent l'accent sur les représentations des locuteurs vis-à-vis du cyberlangage pour aboutir à leur impact dans le jeu d'interaction, les effets performatifs escomptés par les cyber-utilisateurs. Une problématique qui implique également celle de la perception du rapport entre le locuteur lambda et une langue de son contexte, ainsi que les questions de repères.

3. De francophile à francophobe, linguistiquement parlant, à des fins identitaires ?

Les affixes -phile (« qui aime ») et -phobe (« qui fuit, qui rejette, qui n'aime pas »), seuls, suffisent pour mettre en évidence la nature du rapport entre deux entités, l'attraction ou la répulsion, l'harmonie ou le conflit. Et, pour le cas échéant, il est question de la relation entre une langue et un locuteur ou groupe de locuteurs. Ladite cohabitation peut impliquer divers phénomènes. Quand par exemple le sujet, par un discours épilinguistique exprime, à tort ou à raison, un certain complexe vis-à-vis de la qualité normative ou académique de la langue qu'il pratique ou celle des autres, on parle de sécurité ou d'insécurité linguistique et, davantage, de conscience linguistique. Cette « auto-évaluation des compétences est un facteur clé qui influe sur les motivations à apprendre » (Pekarek Doehler, 2000 : 50). En outre, l'ensemble des idées émises sur la langue, les différents types de perceptions, relèvent de ce qu'on appelle communément les représentations linguistiques. En effet, « il y a derrière chaque langue un ensemble de représentations explicites ou non, qui expliquent le rapport à cette langue sous forme d'attachement ou de répulsion. » (Calvet, 1999 : 82). En Afrique, au vu des réalités linguistiques, de telles représentations à propos de la multitude de langues qui se côtoient ne manquent guère. Si *a priori* la langue française est plutôt adoubee sur le continent, il se trouve qu'il y a dans la foulée autant d'adeptes de la langue châtiée que ceux de la pratique par dépit. Les uns se gargarisent d'en avoir la bonne maîtrise tandis les autres semblent croupir sous le poids de la contrainte, ne pouvant librement opter pour leurs premières langues, sans conséquences, pour moult raisons. On peut ainsi observer que de nombreuses répliques, en filigrane, reflètent l'intérêt des internautes pour la langue française ; leur sentiment d'attachement vis-à-vis d'elle ou de sa norme.

a. Kana : *Très belle émission. Médiatude s'il vous plaît chaque fois que cette émission sera produite vous nous publiez les extraits.*

b. Ousmanou : *Enfin une vidéo de la CRTV qui instruit !*

c. Destaing : *La grammaire normative je l'aime.*

d. Dorette-Gaëlle : *J'adore ça – l'enseignement de la langue (syntaxe, sémantique, lexicque etc).*

e. Bilobe : *La grammaire Normative comme je l'aime.*

f. Lobe : *Le genre d'émission que j'adore.*

L'idée d'un sentiment d'amour pour la langue française et surtout de la variante châtiée et rigoureuse par rapport aux questions de normes est d'autant plus crédible que foisonne dans cet échantillon de la multitude de cas extraits du corpus (16% des phénomènes de représentation) le lexique de la subjectivité, de l'émotion, non sans superlatif : « très belle », « aime » (deux fois), « adore » (deux emplois). Les termes et expressions « grammaire normative » (deux occurrences), « syntaxe », « sémantique » et « lexicque », sans oublier l'émoticône avec les yeux symbolisant l'amour, attestent que les internautes, ici, sont admiratifs, heureux de voir, à travers la publication de *Médiatude* et, par ricochet, l'émission de

la CRTV, une protection/valorisation de la langue française. Pour ces puristes, c'est donc un moyen pour le public et les internautes de perfectionner leurs performances et, ainsi, lutter contre le sentiment d'insécurité et proscrire les usages approximatifs.

Toutefois, il demeure évident que, malgré la pertinence de l'argument précédent, une voix opposée, de manière plus ardente, tend plutôt à se défaire de la langue de Molière, à s'en détacher, trouvant que la maîtrise pourrait plutôt désorienter la communauté des locuteurs, plus particulièrement les internautes camerounais. Pour toutes ces raisons, la rupture se dessine, se matérialise à travers de nombreuses répliques, avec pour but d'éveiller les consciences, d'interpeller le politique et les locuteurs. À ce titre, ils clament sans ambages l'inopportunité du français au Cameroun et en Afrique aujourd'hui. Ce phénomène, dans la catégorie des occurrences relatives aux représentations linguistiques, représente 45% des cas repérés. En fonction de l'intention de communication, les différents cas voient mal divers stéréotypes. Cette première série par exemple met en évidence la question de l'imbrication inévitable entre langue et culture ; la « lente asphyxie des langues » locales étant le symbole indiscutable de la « descente aux enfers de l'identité africaine » (Ki-Zerbo, 2003).

a. Onana : *Il faudrait peut-être commencer par apprendre votre langue plutôt que de jouer l'intellectuelle dans la langue des autres. Avec ça la France rigole de l'Afrique Noire en général dans la dérision et du Cameroun en particulier.*

b. Dissongo : *Le blanc ne viendra jamais parler ma langue maternelle, se vêtir comme dans ma culture, *porté un nom africain, ni utiliser mon écriture ou bien *prié le Dieu de mes ancêtres donc *dégager avec votre français là.*

c. Noubissi : *Allez en brousse avec ça. La langue française ne nous appartient pas.*

Il apparaît ainsi que, contrairement aux sujets précédents, ceux-ci se soucient peu d'être de parfaits locuteurs d'une langue étrangère ; laquelle ne saurait leur permettre d'exprimer avec une certaine aisance leur ontologie sociale et culturelle. Tout comme un étranger pourrait difficilement se sentir à l'aise en ayant recours aux langues non/peu adaptées à sa propre culture. L'interaction aidant, certains internautes, mettent sur pied des sortes de débats au sein du débat avec l'appui des gadgets technologiques, et s'affrontent sur la pertinence de l'une ou de l'autre thèse ci-dessus. La totalité ne pouvant être déployée, l'analyse de la réplique ci-dessous dont les réactions ou sous-répliques sont marquées par la lettre « r » entre parenthèses est à la fois illustrative et représentative. À ce propos, rappelons que « le grand problème des médias traditionnels est que leur communication avec le public est monogale [tandis que] l'internet permet l'interactivité » (Meteva, 2014 : 122).

a. Otto : *Le français n'a jamais développé un pays !!!*

(r) Kana : *Un camerounais qui ne sait pas bien s'exprimer en français et en anglais n'aura pas beaucoup d'opportunités.*

(r) Lagaff : *Kana c'est quoi ce raisonnement ? Il fallait donc commenter en ta langue maternelle.*

(r) Tag : *Kana bien parlé, sa part d'opportunité c'est de commenter les commentaires sur fb. Pitié. Mme *foning n'a pas eu *qu'elle opportunité, connaît-elle dire s'il faille ou lorsqu'il faille. Restez là à vous situer par rapport à la langue des autres.*

(r) Kana : *Tag Madame Foning c'est la référence en terme d'affaires mais il faut savoir que ce n'est pas tout le monde qui réussit dans le monde des affaires.*

(r) Mangoye : Tag *il fallait écrire en ta langue maternelle ici on allait lire et comprendre.*

(r) Tag : Mangoye *Ceux qui sont sur fb pour commenter les commentaires là, c'est pour vous *d'opportunité que la maîtrise du français vous donne n'est-ce pas ? Mme Foning et Fotsa Victor *connaissaient-ils s'il faille ou qu'il faille là ? N'ont-ils pas eu d'opportunité plus que vous qui maîtrisez le français ? Voilà les benskineurs niveau doctorat, c'est l'opportunité n'est-ce pas ? Si je pouvais avoir l'opportunité de vous éduquer sur la valorisation de la culture africaine au détriment de l'acculturation *colorisée par nos intellos et dirigeants et soutenue par vous qui n'avez lu que Mamadou et Bineta comme œuvre littéraire.*

(r) Mangoye : Tag *en quoi est ce que connaître la langue de l'autre et bien l'utiliser est un obstacle à la valorisation de notre culture à nous ? Connaître le français ne signifie pas méconnaître ma culture Monsieur l'érudite.*

(r) Mangoye : *il fait même dans le verbiage. Il dit un truc et fait le contraire. Tous des *hyperfrancophiles qui viennent verser dans des discours démagogiques.*

Vif, ce débat révèle les atouts et les limites de la bonne maîtrise ou non des différentes langues, aussi bien le français que les langues africaines. D'où la notion de relativité à prendre en compte. Le complexe d'infériorité et/ou de supériorité né de la maîtrise de l'une ou de l'autre langue, soutiennent certains, de toute évidence, est loin d'être un atout pour le développement. En plus, la bonne maîtrise d'une langue n'exclut pas la connaissance et la manipulation d'une autre. Selon les uns, il est urgent pour l'Afrique en général, via une profonde introspection, de voir dans quelle mesure promouvoir les langues du continent. Au lieu de se situer par rapport aux langues importées, il serait plus juste de trouver une place aux langues natales, de leur accorder une exhibition qui pourrait leur être salutaire, malgré les défis qui s'imposent. Que le sentiment d'insécurité linguistique, cette peur qu'éprouve un locuteur ou un groupe de locuteurs vis-à-vis de sa langue (Bretegnier et Ledegen, 2003 : 9) ne dissuade guère les adeptes des langues maternelles.

a. Nyangon : *Faisons de même pour nos langues sup.* La langue est vectrice de Développement. Merci.

(r) Essama : *Nyangon commence donc par écrire en ta langue.*

(r) Nyangon : *Essama me wok ya.*

(r) Tchoupi : *Nyangon voilà que je n'ai rien compris.* L'objectif ultime c'est de se faire comprendre.

(r) Tony : *Tchouli justement on revient à la case départ.*

(r) Nyangon : *Zeuleu wo bèle a fam. Zambe a nyon duma.*

(r) Zeuleu : *Nyangon [il] vous fallait commencer par là.*

(r) Nyangon : *Zeuleu na bi tâté vom esing.*

(r) Tony : *Nyangon moi je n'ai rien compris. Est-ce donc l'effet recherché ?*

Malgré la gêne éprouvée par ses interlocuteurs et en dépit de l'éventuelle incommunicabilité, l'un des internautes, Nyangon en l'occurrence, taquiné sur la nécessité de valoriser sa langue maternelle, s'exprime en ewondo (une langue camerounaise dont il est locuteur natif), question de prouver à ses vis-à-vis qu'il est fier de son héritage linguistique, qu'il n'est point animé par un quelconque complexe relativement aux langues dites hégémoniques. Le locuteur arrive ainsi à faire fi des contraintes ; d'autant plus que le caractère virtuel de l'outil de communication de circonstance accentue la diversité linguistique des locuteurs, cosmopolites qu'ils sont sur les réseaux. En plus, même en prenant en compte

l'improbable hypothèse selon laquelle tous les internautes seraient ewondophones, le recours à l'alphabet de la langue française demeure une source de bruit au sens linguistique du terme. L'ewondo étant une langue à ton, contrairement au français, la fluidité et la circulation de l'information ne sauraient être garanties. En faisant appel aux émojis, question de matérialiser le mieux possible le sentiment qui siérait à la circonstance dans un cadre de communication plus concret, l'internaute T'choupi ne s'empêche pas de se moquer de Nyangon et, par ricochet, de son choix de code, sa langue maternelle dont les autres internautes ne sont pas locuteurs. Le but de toute initiative communicationnelle étant de transmettre ou recevoir une information, le recours à un code ignoré par les autres est peu opérant.

Pourtant le déploiement d'une langue camerounaise/africaine sur l'espace de communication cybernétique est loin d'être un phénomène à proscrire. Le caractère universalisant des plateformes s'avère être une aubaine pour ressusciter et/ou revivifier toute une identité, une appartenance linguistique. C'est, à la limite, le lieu de la quête d'un affranchissement culturel (aussi relatif qu'il puisse être) ; le lieu de revendication d'un retour aux sources à travers une sorte d'introspection. C'est ainsi que le discours de plusieurs internautes laisse apparaître l'exaspération, le besoin d'une réorientation (par appropriation) des politiques linguistiques et culturelles.

a. Tag : *Mes chers, avec ce genre de raisonnement l'Afrique ne se lèvera jamais. Un peuple sans culture est un corps sans âme, et est donc fertile à l'âme du diable. L'Afrique a une culture qu'elle doit imposer à ceux qui s'y *intéresse, comme *l'occident vous impose ce qu'il sait faire de bien comme de mal : foot, démocratie, hom'se'ualité, école, libertinage... Et lorsque vous suivez leurs pas, vous vous faites du mal en leur faisant du bien, mais dans votre esprit vous vous croyez vous faire du bien. Changeons de repère... Revenant à la culture africaine, et répondant à ceux qui disent que je dois m'exprimer en ma langue, je vous dis ceci, si nous maîtrisons plus le français que nos propres langues, ce n'est pas parce que nous (toi, les autres et moi) nous l'avons choisi librement. C'est un mauvais choix politiques de la part de nos dirigeants, qui pensent à valoriser ce qui vient d'ailleurs que *celui est de chez nous. Je suis une victime et il n'est donc pas à moi de changer diamétralement les choses. C'est le politique qui doit s'y atteler, en réfléchissant sur la création d'un cadre légal de l'émergence des langues nationales...*

b. Fuh : *Un peuple sans langue ni écriture est un peuple perdu. Il y'a que l'Africain qui utilise la langue et l'écriture des autres.*

c. Abdoullahi : *On ne peut se développer qu'en nous et par nous, cela implique de puiser dans nos ressources culturelles et linguistiques. Mais tant qu'on se soucie de la culture française, au détriment de la nôtre...*

(r) Onana : *Aucun peuple n'a jamais rien conçu pour le bien de l'humanité dans la langue et encore moins dans l'imaginaire des autres.*

De ces discours sur les langues, jaillit de plus en plus une idéologie de l'éveil, de l'interpellation des consciences pour un retour aux idéaux non/peu extravertis. Le locuteur Tag, par exemple, met en exergue les multiples irrégularités et/ou contraintes ayant gouverné l'adoption des langues étrangères comme langues officielles dans la plupart des pays africains. Il ne s'agit pas, *a priori*, d'une victimisation mais, davantage, d'une invitation à la réflexion, sans état d'âme. Et, pour le moins, on se doit d'admettre avec Fuh et Abdoullahi que le continent africain est celui qui est le plus marqué par le phénomène d'assimilation voire de phagocytose sur les plans linguistique, idéologique et culturelle. Malgré l'existence de près de 2000 langues (Gordon, 2005) pour une cinquantaine de pays, à peine une vingtaine figure parmi la trentaine de langues officielles, au profit des langues

occidentales. Et, pire, 95% de cette vingtaine se trouvent en Afrique du Sud (9) et au Zimbabwe (14). À ce titre, le politique est interpellé car mieux placé pour agir dans le sens de remettre en cause et de redéfinir les conditions relatives aux rapports avec le reste de la planète ; prenant en compte les tenants et les aboutissants, afin d'opérer les choix les plus judicieux, sains et mieux adaptés aux nouveaux défis du monde, village planétaire.

4. Problématique de standardisation et, davantage, de didactisation des langues africaines

Dans la même perspective que précédemment, il faut, pour redonner vie aux langues africaines, les intégrer plus profondément dans le système éducatif, tant comme outil d'enseignement que comme objet d'enseignement. Le discours épilinguistique des internautes camerounais, dans l'optique d'aller au-delà de la critique pour la critique, propose des voix de sortie, des pistes qui pourraient être explorées, examinées à leur juste valeur. En termes de statistiques, les phénomènes relatifs à la proposition de solutions (ou des questions engageant la réflexion) représentent de façon globale 9% des occurrences, soit au total 40 cas. Il s'agit, par exemple, de relever préalablement le défi de la pléthoricité des langues (problème se posant avec plus d'acuité dans certains pays que dans d'autres) et celui de l'adaptation des langues africaines aux sciences et technologies.

a. Esdra : Ceux qui disent qu'on devrait enseigner nos langues *la pourquoi ils n'ont pas commenté en leur langue maternelle ?? *Faut parfois être sérieux et cohérent. Je ne vois aucun camerounais maîtriser à peu près les 280 langues locales de notre pays pour se faire comprendre.*

(r) Akuna Matata : Esdra *c'est pas de ça qu'il s'agit*, la cohérence c'est que le *français nous a dupés, en faisant passer sa langue au détriment des nôtres, et certains s'en sont appropriés au point de croire qu'ils sont des agrégés.

(r) Nguimbou : Esdra *vous pensez que la langue chinoise c'est quoi ?? C'est juste un mélange de dialectes... Nous pouvons le faire au Cameroun en regroupant même 20 grands dialectes afin de créer notre propre langue.*

b. Abdoullahi : Écoutez, enseignez nos langues, c'est mieux.

(r) Baleba : Abdoullahi vraiment, comme si connaître la langue française développe un pays.

(r) Anaba : Baleba *donc chacun devra maîtriser toutes les langues du Cameroun pour se faire comprendre partout où il sera ?* Fallait commenter en ta langue.

(r) Torsidiv : Baleba *et comme ça on va enseigner les quelques 200 langues au Cameroun là. En plus j'espère que ta langue est capable d'enseigner la médecine moderne, l'informatique, les physiques chimies et autres.*

(r) Tony : Baleba *nous avons combien de langues au Cameroun ? Quelle langue sera apprise au détriment de l'autre ? Après pour crier à la hiérarchisation des langues !*

(r) Abdoullahi : Boiti *oui et c'est parce que les nôtres ne sont réputées, aucune n'est langue "officielle", par notre laxisme.*

c. Djanwoua : *Au 21^{ème} siècle, j'ai jamais vu un monsieur qui parle le bon français riche... Sinon pour la grammaire il faut adapter au contexte africain en validant le franlaisbassabamiekandoulagnuidiorogo...*

Par des questions rhétoriques, les internautes soulèvent donc le problème de la multiplicité des langues dites nationales. Étant donné leur nombre plutôt élevé dans de nombreux pays (allant d'une dizaine à plusieurs centaines), il apparaît clairement que le choix est cornélien, pour dire le moins. Quelle langue prioriser, et quelle autre léser, étant entendu que chaque langue est le socle d'une culture et que derrière chaque culture se

cache un peuple jaloux de son patrimoine? Des querelles parallèles peuvent donc facilement naître d'un tel projet.

Le nombre et la diversité des langues du continent – plus de 2 000, soit environ le tiers de toutes les langues vivantes du monde – représentent un défi de taille pour les projets de localisation et les programmes d'éducation en leur faveur. Le fait que de nombreuses langues considérées comme distinctes appartiennent à des groupes de langues étroitement liées et dont les locuteurs se comprennent entre eux démontre la complexité de la linguistique africaine. (Osborn, 2011 : 19)

Autrement dit, ceux à qui incombe la charge d'opérer ce choix doivent avoir une certaine expérience. Toujours est-il que les difficultés relatives à la faisabilité du projet ne sauraient dissuader ou entériner le laxisme, la passivité. Au contraire, loin d'être un handicap, la diversité linguistique est un atout qu'il faut juste savoir mettre à profit à bon escient, en s'inspirant d'autres peuples dans l'histoire. Nguimbou et Djonwoua, sans détour, proposent des solutions plus radicales ; commettre des instances assorties d'experts requis pour créer de nouvelles langues à partir de la kyrielle existante. On pourrait ainsi avoir, pour ce qui est du Cameroun, le « franglaisbassabamiekandoualaguidiorogo » (jonction de morphèmes relatifs aux langues et aires culturelles du pays), à titre d'illustration. Le terme n'est peut-être pas approprié car peu opérationnel, mais l'idée est de générer à partir de l'existant (langues importées et nationales) une sorte de créole original ; de s'autonomiser ; de se réaffirmer. Une entreprise pour le moins fastidieuse et susceptible de générer de plus de problèmes que de solutions ; mais pas saugrenue comme idée. Une académie africaine de la langue française ne serait pas à exclure.

Une fois le compromis trouvé, option monolingue, bilingue ou plurilingue, il faudra engager le chantier d'une meilleure didactisation, de l'insertion de façon plus efficace dans les circuits sociaux de communication : par la constitution, par les systèmes d'information officiels et, plus encore, à travers le système éducatif. C'est pour toutes ces raisons que, pour atteindre les deux objectifs visés plus haut, il importe, en amont, de matérialiser davantage le défi d'une meilleure standardisation des langues africaines ; de peaufiner les outils et systèmes de transcription (Tadadjeu, 2015). En plus, la nécessité de revoir l'orientation d'un tel projet en fonction de ce qui se fait déjà s'impose : du mode de recrutement au profil des formateurs, en passant par les programmes d'enseignement. L'enjeu socioculturel n'est pas donc pas à négliger.

a. Bikena : le fait de parler bien français ne change en rien le fait *qu'on puisse nos langues maternelles dans les établissements. *D'ailleurs aujourd'hui il y'a des enseignants qu'on forme à l'ENS pour enseigner nos langues maternelles.* Donc le fait que la dame nous dise qu'on ne dit pas si mais plutôt ça, n'enlève en rien.

(r) Pametet : Bikena *les enseignants qui sont recrutés à l'ENS pour enseigner nos langues sont recrutés sur la base de quelle évaluation ?? Toutes les épreuves sont en français n'est-ce pas ??*

(r) Nsangou : si vous avez décidé d'utiliser une langue, respectez les règles, c'est tout.

(r) Pametet : Nsangou aujourd'hui la nouvelle génération doit remettre tout ça en question.

b. Tony : *qu'est-ce tu proposes concrètement ? En dehors de ton pédantisme rabaissant... les enseignants qui sont formés à l'ENS maîtrisent combien de langues ?*

Le nombre de questions augmente, mettant en évidence des défis supplémentaires relativement à la réappropriation des langues africaines ou, plutôt, à l'africanisation des langues occidentales. Et c'est à juste titre. Les langues qui ne se parlent ni ne s'étudient ou ne se réinventent, inéluctablement, sont vouées à la « mort », à une extinction à court, à moyen ou à long terme. Tel que pratiqué actuellement au Cameroun plus précisément, l'enseignement des langues nationales peut difficilement entraîner une véritable révolution ; il ne peut que laborieusement entretenir l'illusion d'un combat gagné ou en voie de l'être. Les manquements sont divers : pour un concours relatif à la formation des formateurs en la matière, les épreuves ne sauraient être conçues et traitées dans une langue occidentale ; les profils d'entrée et de sortie des aspirants, jusqu'ici, reflètent difficilement le besoin réel ; le plus souvent, l'on ne doit ainsi se contenter que de l'élémentaire sans véritable prise en compte des spécificités de chaque langue ; les apprenants n'ont pas toujours le background requis... Comme on peut le remarquer, la question du nombre de langues revient avec insistance. Pour cela, il importe d'entamer ce chantier en trouvant, au préalable, un compromis pour le choix de la langue (ou des langues à officialiser). Étant donné par exemple que de nombreuses langues constituent des variantes d'une seule langue-mère, on pourrait commencer par reconfigurer cet espace linguistique en ne retenant par groupe de langues affinitaires que celle qui paraît la plus représentative afin de restreindre le nombre sans véritablement en exclure une. Suivant ces mêmes affinités, on pourrait les répartir sur le territoire avec des statuts à géométrie variable, selon les réalités et aspirations de chaque région ou zone. Plusieurs langues seraient promues langues officielles avec la possibilité d'avoir dans chaque région ou groupe de régions une langue majoritaire reconnue comme telle avec tout ce que cela implique privilégiée par rapport aux autres qui demeurent d'usage commun. Du moins, il s'agit d'une question assez sensible dont le traitement nécessite la mise en branle des commissions aux experts assermentés et aguerris, suffisamment outillés pour proposer des solutions assez objectives et crédibles. L'outil informatique pourrait d'ailleurs être, sous cet angle, un allier non négligeable (Taïwe, 2020 : 83).

Conclusion

La présente réflexion questionne les pratiques langagières sur les plateformes numériques dans le paysage médiatique virtuel au Cameroun. Elle appréhende les représentations qui sont faites des langues en contexte et, enfin, les enjeux du discours épilinguistique ainsi déployé. Il en ressort que les internautes camerounais (du moins une certaine marge) sont adeptes du cyberlangage, de ses pictogrammes permanemment mis à jour avec pour but de réduire le caractère virtuel des réseaux, de dompter la distance et de matérialiser les idées ou émotions abstraites. En plus, ils prennent de plus en plus conscience de la place des langues officielles et nationales dans leur espace de communication et dans leur vie sociale tout simplement ; ils mesurent aussi le type de tension qui, parfois, domine ce partenariat en raison d'un certain nombre de paramètres. Conformément aux questions d'identité et d'autodétermination pour une éventuelle renaissance, la plupart des intervenants extériorisent ainsi un éveil de conscience favorable à la révision des politiques linguistiques au Cameroun et en Afrique. L'enjeu majeur, *in fine*, concorde parfaitement avec la quête pour un affranchissement qui se veut avant tout linguistique et culturel, ne serait-ce qu'en termes de fondements basiques ; d'autres paramètres et acteurs étant évidemment nécessaires pour un tel accomplissement. Il ne s'agit pas forcément de se débarrasser totalement des langues importées, au vu de certains

atouts y afférents. C'est, davantage, faire un état des lieux, question de de poser un diagnostic froid et sans état d'âme sur l'opportunité de telle ou telle langue, sur les défis liés à la diversité du contexte et à l'essor des différentes langues et cultures. À terme, il serait question de reconfigurer et, surtout, de mettre à jour les choix politiques et idéologiques vis-à-vis des langues, en prenant en compte toutes les variables, tous les acteurs ; afin de donner un souffle nouveau à ces langues, en parfaite adéquation avec les aspirations des locuteurs, et en minimisant toute influence d'origine et/ou de nature exogène.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAM, Carolyn et PEARLMAN, Leah, (2013), *Facebook pour les nuls*, 2^e éd., Paris, First-Gründ.
- ACKERMANN, Laure, (2013), « Le cyberlangage et l'influence sur l'écriture conventionnelle », dans *Education*, Paris, Dumas.
- BRETEGNIER, Aude et LEDEGEN, Gudrun, (éd.), (2003), *Sécurité/Insécurité linguistique. Terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*, Paris, L'Harmattan.
- BOUILLAUD, Céline *et al.*, (2007), « Cyberlangage et orthographe : quels effets sur le niveau orthographique des élèves de CM2, 5e et 3e ? », dans *Bulletin de psychologie*, n° 492, pp. 553-565, DOI: [10.3917/bupsy.492.0553](https://doi.org/10.3917/bupsy.492.0553).
- CALVET, Louis Jean, (1999), *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- DIFOUO, Basile et ALIMA, Marcelin-Achilles, *Cyberlangage et défis communicationnels à l'ère du tout numérique. Dynamiques, représentations et performativité*, (à paraître).
- GORDON, Jr., (éd.), (2005), *Ethnologue: Languages of the world*, 15^e éd., Dallas, SIL International. <https://fb.watch/c9gojCGs5E>.
- KI-ZERBO, Joseph, (2003), *À quand l'Afrique ? (entretien avec René Holenstein)*, Paris, éd. De l'Aube.
- LABOV, William, (1976), *Sociolinguistique* (traduction de l'anglais *Sociolinguistic Patterns*), Paris, Minuit.
- METEVA, Elena, (2014), « Le nouveau cyberlangage journalistique », dans *Internet : besoin de communiquer autrement. Les relations triangulaires*, Actes du colloque international de Sofia, Sofia, St. Kliment Ohridski University Press, pp. 118-127.
- NTSOBE, André Marie *et alii*, (1999), *Le camfranglais : quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique*, Peter Lang.
- OSBORN, Don, (2011), *Les Langues africaines à l'ère du numérique. Défis et opportunités de l'informatisation des langues autochtones*, traduit de l'anglais par Geneviève Deschamps, Laval, Les Presses de l'Université Laval.
- PEKAREK DOEHLER, Simona, (2000), « Conscience linguistique de l'apprenant avancé d'une langue seconde : points de vue des apprenants et perspectives pour l'enseignement », dans *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, ASLA, n°71, pp. 47-69.
- TADADJEU, Maurice (dir.), (2015), *Écoles rurales électroniques en langues africaines. Expérimentation au Cameroun et orientation politique panafricaine*, Yaoundé, l'Harmattan.
- TAÏWE, Fulbert, (2020), « Vers une dynamique des pratiques lexicographiques bilingues des langues africaines/langues française : le DITFA à l'épreuve de la lexicologie explicative et combinatoire », dans *Mashamba, linguistique, langue, littérature et didactique en Afrique des grands lacs*, n°1(1), pp. 65-84, disponible en ligne : www.revues.sciencesafrique.org/mashamba/texte.